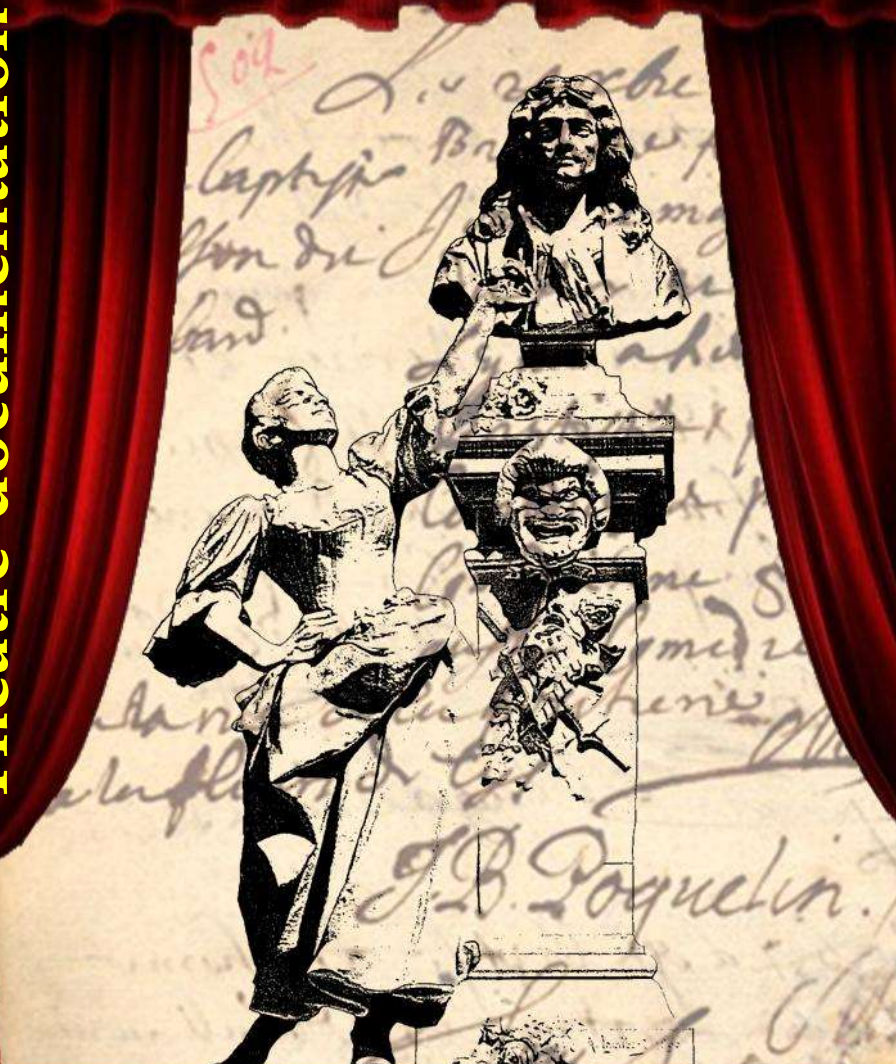


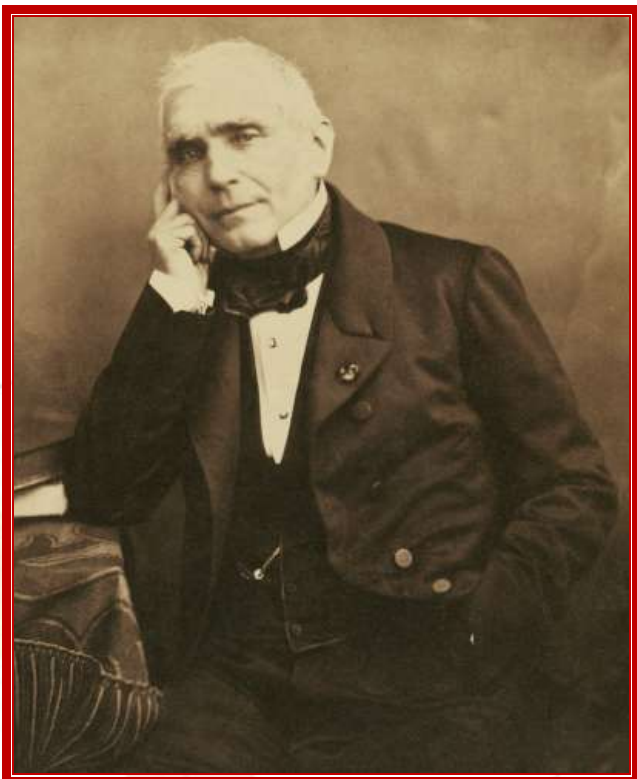


Eugène SCRIBE
Francis CORNU
Nicolas BRAZIER

Théâtre-documentation



Partie et revanche



Eugène SCRIBE

1791-1861

MONDELA
S. ARTS

Francis CORNU
1794-1848





Nicolas BRAZIER

1783-1838

Partie et revanche



PARTIE ET REVANCHE

Comédie-Vaudeville en un acte.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Gymnase-Dramatique, le 16 juin 1823.

Personnages

MADAME DE SÉNANGE, *jeune veuve*

M. DE GERVAL, *son oncle*

M. ARMAND De SAINT-ANDRÉ, *lieutenant-colonel*

M. DE LA DURANDIÈRE, *ancien fournisseur*

MADELEINE, *jardinière de madame de Sénange*

La scène se passe en province, à quarante lieues de Paris.

Un salon. Au fond, une grande croisée ornée de ses rideaux, aux deux cotés de la croisée, un canapé et des fauteuils ; à la droite du spectateur, une bibliothèque ; entre la bibliothèque et le fond, la porte d'entrée ; à gauche, en face la bibliothèque, une grande porte donnant dans le salon de compagnie ; à droite, sur le devant, une table sur laquelle se trouvent quelques petits tableaux et des papiers de musique ; de l'autre côté, un pupitre de musique et un guéridon sur lequel se trouve un violon.

Scène première

ARMAND,

assis près de la table, la tête appuyée sur sa main, MADELEINE

MADELEINE, *à la cantonade.*

Soyez donc tranquille, monsieur Bastien, tout sera prêt ; si vous commencez à me tourmenter comme ça, la journée sera bonne. ah ! c'est vous, monsieur Armand, vous êtes là, tout seul au salon ?

ARMAND.

Oui ; qu'est-ce que tu veux ?

MADELEINE.

Je voulais vous dire... que je vais ôter de la grande galerie vos peintures et votre musique ; ça ne peut pas y rester, parce qu'il nous arrive aujourd'hui de la société.

ARMAND, *se levant.*

Qu'est-ce que tu me dis là ? Madame de Sénange attend du monde ?

MADELEINE.

Son oncle, rien que cela, monsieur de Gerval, un marin qui est bon enfant et brutal ; mais comme il est riche, on est convenu de dire qu'il n'était que bon enfant.

PARTIE ET REVANCHE

Air : Un homme pour faire un tableau.

Autrefois à tous ses parents
Son humeur était importune ;
Mais depuis que, par ses talents
Dans les Ind's il a fait fortune,
Sans façon chacun lui permet
D'être bourru, quinteux, colère :
Une fortune que l'on fait
Vous fait joliment l' caractère.

Aussi, c'est pour fêter son arrivée qu'on a invité toute la société des environs, les nobles et les bourgeois ; nous aurons ce soir la petite ville et deux châteaux, hein ! ça sera-t-il beau !

ARMAND.

Oui, mais je ne jouirai pas du coup d'œil : dis à un des gens de la maison, s'ils ne sont pas trop occupés, d'envoyer chercher des chevaux de poste.

MADELEINE.

Comment ! Monsieur, vous partez ? voilà quinze jours que vous êtes ici tout seul ; et quand le beau monde arrive, quand ça va devenir amusant, voilà que vous vous en allez.

ARMAND.

Rester plus longtemps, serait abuser de l'hospitalité que m'a offerte madame de Sénange, et que je ne voulais même pas accepter.

MADELEINE.

Je vous aurais bien défié de faire autrement ; votre voiture brisée, et vous dangereusement blessé.

ARMAND.

Grâce au ciel, il n'y paraît plus, et je peux partir ; les lettres d'aujourd'hui sont-elles arrivées ?

MADELEINE.

Voilà le paquet, c'est Bastien lui-même qui a été le chercher à la ville ; voyez s'il y en a pour vous.

ARMAND,

prenant ses besicles pour parcourir les lettres. En prenant une.

Madame de Sénange.

En lisant une autre.

Madeleine Durand, jardinière chez madame de Sénange.

MADELEINE.

Tiens, il y en a aussi pour moi ? je me doute ce que c'est.

Elle l'ouvre et la lit.

ARMAND, *parcourant toujours le paquet.*

Ceci, se sont des journaux.

Prenant, d'autres lettres.

Madame de Sénange... Madame de Sénange... Quelle correspondance ! et qui peut donc lui écrire ainsi de Paris ?...

MADELEINE, *pleurant.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! que je suis malheureuse !

ARMAND.

Eh mais ! qu'as-tu donc ?

MADELEINE.

C'est le père de Bastien, un riche fermier, qui ne veut pas que j'épouse son fils, parce que je ne lui apporte pas de dot : est-ce que c'est de ma faute ? si j'en avais, Bastien l'aurait déjà ; mais, comme on dit, Monsieur, la plus belle fille ne peut donner...

ARMAND.

C'est juste ; mais tu as sans doute quelques parents ?

MADELEINE.

Tiens, si j'en ai, je crois bien. D'abord j'en ai que je vois tous les jours, mais qui n'ont rien ; ensuite, j'en ai d'autres qui ont fait fortune, mais ceux-là on n'en a pas de nouvelles.

PARTIE ET REVANCHE

Air : Va-t-en voir s'ils viennent.

J'ai des parents tant et plus
Qui vont et qui viennent,
Ceux qui n' sont pas trop cossus
À leur famill' tiennent.
Tant qu'ils ont besoin d'écus,
Vers nous ils reviennent ;
Mais dès qu'i d'vienn't des Crésus
On n' sait pus c' qui d'viennent.

J'ai surtout mon oncle Durand, qui est si riche, que je le croyons perdu ; vous n'en auriez pas entendu parler à Paris ?

ARMAND.

Quel est son état ?

MADELEINE.

Je ne peux pas vous dire, il fait tous les métiers ; il paraît que c'est un état qui rapporte.

ARMAND.

Oui, sans doute : je verrai, je m'informerai ; et dans tous les cas, je te promets que moi-même, je...

Regardant une lettre qu'il tient entre ses mains.

Ah ! celle-ci est pour moi, voilà ce que j'attendais ; va vite, Madeleine, va tout préparer pour mon départ.

MADELEINE.

Oui, Monsieur ; mais vous me promettez que vous ferez quelque chose pour nous deux Bastien ?

ARMAND.

Sois tranquille.

Scène II

ARMAND, *seul*

Oui, c'est de Paris.

Il ouvre la lettre et la lit.

Dieu soit loué ! il est hors de danger ; il y a même six lignes de sa main.

« Mon ami, ma blessure est tout à fait guérie, pardonnez-moi comme je vous pardonne ; car nous avons tort tous les deux ; mais je me répète tous les jours que c'est l'aventure la plus heureuse qui pût nous arriver, si elle nous corrige l'un et l'autre de notre mauvaise tête. »

« Signé Versac. »

Il ôte ses besicles.

Oui, certes, je suis corrigé, et pour la vie ; avoir menacé ses jours, je ne me le pardonnerai jamais : je ne vois pas en lui le neveu du ministre, mais mon ami, mon camarade. Nous battre ! et pourquoi ? pour une discussion, pour un mot que j'aurais peine maintenant à me rappeler : et le plus terrible, c'est que voilà sept ou huit fois que cela m'arrive, à moi, le plus doux et le plus pacifique de tous les hommes ; avec cela que j'ai la vue

PARTIE ET REVANCHE

basse, et que je suis toujours obligé de me mettre à cinq pas.

Air : Cet arbre apporté de Provence.

N'y pas voir est un défaut terrible ;

Cela seul m'a fait des ennemis :

On a l'air, quoiqu'honnête et sensible,

De lorgner jusqu'à ses amis.

Contre moi plus d'un fat s'en irrite :

Est-ce ma faute, ou bien un fait exprès,

Si, pour apercevoir leur mérite,

Il faut regarder d'aussi près ?

Mais c'est fini, et maintenant je me brûlerais la cervelle plutôt que d'avoir une affaire. Celle-ci a fait assez de bruit... Obligé de quitter Paris, de changer de nom. Et mon mariage ! Il n'y faut plus penser... Un mariage superbe ! que, sans m'en rien dire, mon père méditait depuis deux ans ; mais on lui a répondu dernièrement qu'on n'épouserait jamais une mauvaise tête, un duelliste, un ferrailleur... Morbleu ! ce n'était rien jusque là ; car quelque aimable et quelque jolie que fût, dit-on, ma prétendue, je ne la connaissais pas, et je l'aurais eu bien vite oubliée ; mais dans ma fuite, à quarante lieues de la capitale, ma voiture se brise, et, à moitié mort, le bras fracassé, on me transporte ici, dans ce château... et où suis-je ? chez madame de Sénange, celle que je devais épouser, celle qui me refuse, qui me déteste, et qui sans doute m'aurait déjà congédié, si elle connaissait mon véritable nom ; mais je me garderai bien de le lui dire. Il y a d'autres choses plus importantes dont je n'ai jamais osé lui parler. Croirait-elle que cet homme qu'elle se représente si terrible, tremble devant elle, et qu'après avoir passé ici quinze jours en tête-à-tête, il partira

sans avoir seulement osé lui dire qu'il l'aimait?... Ah ! mon Dieu, c'est elle ! Pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu.



Scène III

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE

MADAME DE SÉNANGE.

Que viens-je d'apprendre, Monsieur ? et que signifie ce projet ? comment ! vous nous quittez, et par surprise !

ARMAND.

Moi, Madame ! qui vous a dit ?...

MADAME DE SÉNANGE.

Madeleine elle-même, à qui vous aviez donné des ordres pour votre départ.

ARMAND.

Il est vrai que des affaires me rappellent à Paris.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous me ferez bien le sacrifice d'un jour, pour que je puisse au moins vous présenter à mon oncle et à notre société, qui vous plaira, j'en suis sûre.

ARMAND.

J'en doute, Madame.

Air : J'aime Henriette (d'une heure de folie)

Je n'ai jamais cherché la solitude ;

Mais avec vous je me trouvais si bien !

De tous vos goûts j'avais fait une étude,
Et votre esprit semblait s'unir au mien.
Fuyant le bruit, dans une pais profonde,
Je veux garder des souvenirs si doux :
Je serais seul au milieu du grand monde,
Et je m'en vais pour rester avec vous.

D'ailleurs, Madame, je n'aime pas la société, car je sens que je suis peu fait pour y briller.

MADAME DE SÉNANGE.

Il me semble que vous vous défiez beaucoup trop de vous-même. Je dois vous rassurer et vous apprendre, puisque vous l'ignorez, que quand vous voulez, Monsieur, vous êtes fort aimable.

ARMAND.

Quoi ! Madame, c'est là votre avis ?

MADAME DE SÉNANGE.

Permettez, je puis me tromper ; et c'est pour être plus sûre de mon opinion, que je veux consulter celle des autres ; j'ai idée qu'elle sera conforme à la mienne ; mais encore faut-il voir, et vous ne pouvez me priver du plaisir d'entendre approuver mon jugement. Ainsi, voilà qui est dit, n'est-il pas vrai, vous restez ?

ARMAND.

Puis-je vous résister !

À part.

Au fait, je trouverai peut-être d'ici à demain l'occasion de me déclarer.

Haut.

Vous avez reçu plusieurs lettres de Paris ; quelle nouvelle y a-t-il ?

PARTIE ET REVANCHE

MADAME DE SÉNANGE.

On parle encore du duel du jeune avec M. de Saint-André, cette mauvaise tête dont vous avez sans doute entendu parler. Heureusement, M. de Versac est tout à fait rétabli ; et j'en suis charmée, car j'y prenais grand intérêt : vous savez qu'il est un peu de nos parents.

ARMAND.

Je ne m'étonne plus alors de la haine que vous portez à son adversaire.

MADAME DE SÉNANGE, *en riant.*

Oh ! je le détesterais même sans cela ! D'abord ce doit être un fort mauvais caractère ; mais ensuite il est impossible que ce ne soit pas un sot. Un homme qui n'a d'esprit que l'épée à la main, qui soutient un argument par un défi, et qui répond à une bonne plaisanterie par un coup de pistolet : vous conviendrez que cela doit tuer la conversation, et qu'il n'y a pas moyen de vivre avec un homme comme celui-là.

ARMAND.

J'ai cependant entendu dire qu'il n'avait jamais provoqué personne, et qu'en toute occasion, il n'avait fait que se défendre.

MADAME DE SÉNANGE.

Aussi souvent ! cela me paraît difficile.

Air : Du partage de la richesse.

Tout agresseur ne veut que se défendre :
Aussi voyons-nous tous les jours
Mainte coquette et gémir et prétendre
Qu'elle ne peut se soustraire aux amours.
Toujours par eux elle fut provoquée ;
Mais je me dis, sans vouloir l'outrager :

Lorsque l'on est si souvent attaquée,
C'est que peut-être on aime le danger.

ARMAND.

Le danger, le danger... Certainement on ne court pas au-devant ; mais c'est que vous ne savez pas, Madame, qu'il est des circonstances où l'homme le plus tranquille, le plus flegmatique, n'est pas maître d'un premier mouvement : le monde n'est plein que de gens qui vous impatientent, qui vous contrarient ; on ne vous fait pas injure, à vous personnellement, il est vrai ; mais faut-il laisser outrager la vérité, ou insulter les personnes qu'on connaît ? Et par exemple, Madame, (si toutefois la chose était possible), si l'on osait attaquer votre caractère ou votre personne, pourriez-vous blâmer un ami qui vous défendrait, même au prix de son sang ?

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! monsieur Armand, je ne vous reconnais pas ; vous dont j'admirais le calme et le sang-froid.

ARMAND.

C'est que toute injustice me révolte ; et si vous aviez vu une seule fois M. de Saint-André...

MADAME DE SÉNANGE.

N'en parlons plus, je vous prie : l'action la plus sage que j'aie faite est de refuser de l'épouser ; et si celui que mon oncle me destine doit lui ressembler, je vous promets bien...

ARMAND.

Comment ! Madame, monsieur votre oncle.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! qu'avez-vous donc ?

ARMAND.

Ce que j'ai, Madame, ce que j'ai !... Ah ! si vous saviez, si vous

PARTIE ET REVANCHE

pouviez soupçonner ! mais, jamais je n'oserai vous révéler un pareil secret.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous auriez un secret à me confier ? à moi ? eh ! mon Dieu, parlez vite.

ARMAND.

Quoi, vraiment ! vous le voulez ? Eh bien, Madame...



Scène IV

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE,
M. DE GERVAL

M. DE GERVAL.

M'y voilà enfin.

ARMAND, *avec humeur.*

Justement, un importun qui vient nous interrompre.

M. DE GERVAL, *en riant.*

Ah ! ah ! je ne m'attendais pas à trouver un tête-à-tête.

ARMAND, *brusquement.*

Eh bien ! quand ce serait, Monsieur, qu'y aurait-il d'étonnant ?

M. DE GERVAL.

Comment ! ce qu'il y a d'étonnant ! et si je veux m'étonner, qui m'en empêchera ?

ARMAND.

Personne, assurément. Et si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire.

M. DE GERVAL.

Eh bien ! corbleu ! voilà qui est plaisant !

ARMAND, *à part.*

Son oncle ! qu'allais-je faire ? Ah ! maudite tête !

PARTIE ET REVANCHE

M. DE GERVAL.

Je voudrais Lien savoir comment Monsieur m'empêchera d'être le maître ici ?

ARMAND, *se contraignant.*

Moi, Monsieur ? ce n'est nullement mon dessein.

M. DE GERVAL.

Si, Monsieur ; et le ton menaçant que vous preniez tout à l'heure...

ARMAND.

Menaçant ! je ne pense pas qu'il le fût.

M. DE GERVAL.

Eh bien ! moi, Monsieur, je l'ai trouvé tel, et je n'ai jamais souffert ni un mot ni un geste équivoque.

ARMAND, *vivement.*

Permis à vous, Monsieur.

Il rencontre un geste de madame de Sénange, et s'arrête.

Mais je vous déclare que jamais je n'eus l'intention de manquer de respect à madame de Sénange, ni à un oncle qu'elle honore.

M. DE GERVAL.

À la bonne heure, Monsieur ; cette phrase-là est plus prudente et plus sage que l'autre. Qu'il n'en soit plus question.

Bas, à sa nièce.

Quel est ce Monsieur-là ?

MADAME DE SÉNANGE.

Monsieur Armand, un jeune homme qui a quelque fortune, et qui cultive par goût, la peinture et la musique. Il se rendait à Paris, lorsqu'un accident l'a forcé à me demander asile.

M. DE GERVAL.

Le hasard pouvait mieux te servir ; car il n'est pas très poli ; et de plus, il me fait l'effet d'un poltron.

MADAME DE SÉNANGE.

Je ne crois pas.

M. DE GERVAL, *bas à madame de Sénange.*

Toi, sans doute ; mais moi qui m’y connais...

Haut.

Ah çà ! ma chère nièce, nous allons avoir aujourd’hui une société et une journée agréable : ce sont les fêtes de ton mariage qui commencent.

ARMAND.

De votre mariage ?

M. DE GERVAL.

Certainement ; et puisque vous êtes musicien, à ce que dit ma nièce, vous ferez votre partie ; car nous chanterons, et beaucoup. Tel que vous me voyez, j’ai une voix de corsaire... amateur. Dans ma jeunesse, je jouais les Elleviou et les Martin ; et plus tard, en pleine mer, j’ai naturalisé sur mon bord l’opéra-comique.

Il chante.

Ma barque légère

Portait mes filets.

Air de Prévillè et Taconnet.

Plus d’une fois, jouant la comédie,

Dans un morceau pathétique et touchant,

J’ai vu venir la frégate ennemie,

Qui nous troublait dans le plus beau moment. *(Bis.)*

Mais notre troupe, à la réplique exacte,

Changeant de rôle, et toujours en chantant, *(Bis.)*

Livrait gaiement un combat dans l’entr’acte,

Et reprenait après le dénouement.

ARMAND.

Quoi ! l’union de madame serait si prochaine ?

PARTIE ET REVANCHE

M. DE GERVAL.

Aujourd'hui même, il faudra qu'elle se décide.

À madame de Sénange.

En m'as donné ta parole pour notre sous-préfet.

ARMAND.

J'ignorais que Madame fût engagée.

M. DE GERVAL.

Vous conviendrez, mon cher, qu'il n'y avait pas de nécessité que vous eu fussiez instruit.

À madame de Sénange.

Après cela, si ce n'est pas lui, ce sera un autre. Je t'amène un original avec qui j'ai fait dernièrement connaissance, M. de la Durandière, un excellent garçon, tapageur, mauvaise tête, et brave comme un César : voilà comme je les aime. Du reste, riche à million. Il cherchait à acheter une propriété ; je lui ai parlé de la tienne, que tu voulais vendre il y a quelques mois, et il doit venir aujourd'hui.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous savez bien, mon oncle, que j'ai changé d'idée.

M. DE GERVAL.

C'est égal ; il faut toujours qu'il vienne : c'en est un de plus, peut-être qu'il te plaira.

ARMAND.

J'ignorais, ce matin, que vous attendissiez une société aussi nombreuse. Vous-même, vous ne comptiez pas sur la personne que monsieur votre oncle a invitée, et je craindrais qu'un plus long séjour ne fût indiscret.

MADAME DE SÉNANGE.

Nullement, Monsieur ; mon oncle vous dira...

ARMAND.

Je connais votre obligeance et la sienne, et je ne yeux point en abuser. Je vous prie, Madame, de m'accorder la permission de tout disposer pour mon départ, et de vouloir bien d'avance recevoir mes adieux.

Il sort.

M. DE GERVAL.

Eh bien ! mon cher ami, je vous souhaite un bon voyage.



Scène V

MADAME DE SÉNANGE, M. DE GERVAL

M. DE GERVAL.

Parbleu ! voilà un plaisant original ! et il fait aussi bien de s'en aller, car j'allais quitter la place.

MADAME DE SÉNANGE.

Je n'en reviens pas, me quitter avec cette froideur ! en quoi donc lui ai-je donné sujet de se plaindre ?

M. DE GERVAL.

Eh bien ! tu as un air tout déconcerté ?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi, mon oncle, non, certainement ; mais, sans le connaître beaucoup, j'avais de lui une meilleure idée : et il est toujours pénible de voir qu'on s'était abusé.

M. DE GERVAL.

Tu verras quelle différence avec celui que je te destine !

Air du vaudeville des Amazones.

Pour t'enrichir, restant célibataire,

En ta faveur j'ai su tout disposer ;

Mais j'aime fort ce bon La Durandière :

Rien que pour moi tu devrais l'épouser.

MADAME DE SÉNANGE.

Comment ! pour vous ?

M. DE GERVAL.

Oui, certes, je réclame,

Et j'ai le droit de l'exiger ainsi :

Lorsque pour toi je n'ai pas pris de femme,

Pour moi, morbleu, tu peux prendre un mari.

DE LA DURANDIÈRE, *dans la coulisse.*

Ah ! ventrebleu ! il a bien fait de se garer !

M. DE GERVAL.

Tiens, c'est lui-même !



Scène VI

MADAME DE SÉNANGE, M. DE GERVAL,
DE LA DURANDIÈRE, *en habit bleu, pantalon blanc,*
une cravache à la main, et d'énormes moustaches

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! qu'on lui donne quelques écus, et que cela finisse. Tiens, voilà ma bourse. Mon cher capitaine, et vous, belle dame, j'ai bien l'honneur d'être le vôtre dans toute l'acception du mot.

M. DE GERVAL.

Mon cher de la Durandière, qu'avez-vous donc ?

DE LA DURANDIÈRE.

Des faquins de voituriers qui ne voulaient pas se ranger, et je les ai accrochés de la belle manière. Imaginez-vous qu'ils n'étaient pas encore contents, et que j'ai été obligé de leur couper la figure avec ma cravache.

M. DE GERVAL.

Mais cet argent dont vous parliez ?

DE LA DURANDIÈRE.

C'est qu'ils se fâchaient, quoique battus ; et vous savez que nous autres, après la victoire... Moi, j'ai naturellement de l'estime

pour mes ennemis, et j'ai estimé ceux-ci une dizaine d'écus ; ce n'est pas cher ; et puis l'argent ne me coûte rien ; l'argent, l'argent, qu'est-ce que cela ? À propos, monsieur votre oncle, en m'invitant à dîner aujourd'hui chez vous, m'a fait espérer que je pourrais voir votre propriété. Ce que j'en ai aperçu, en la traversant, m'a paru très beau, très beau ; de la vue, des bois, et du gibier beaucoup. Je n'ai pu résister à la tentation de tirer un lièvre au passage ; j'avais, dans ma chaise de poste, un pistolet chargé à balle.

Il rit.

Ah ! ah ! ah !

M. DE GERVAL.

Et vos l'avez touché ?

DE LA DURANDIÈRE.

Du premier coup : j'ai, aujourd'hui, la main fatale ; vrai. Je ne voudrais pas ce matin avoir une affaire, je serais sûr d'un malheur. Il est vrai que la grande habitude... Vous me pardonnez, belle dame, d'avoir chassé sur vos terres : nous autres, garçons, cela nous arrive quelquefois ; les maris nous le reprochent ; mais on ne risque rien tant qu'on n'est pas soi-même propriétaire.

Il rit.

Ah ! ah ! nous disons donc que c'est ici le salon ?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, le petit salon de travail. Mais mon oncle ne vous a pas dit, Monsieur, que j'avais changé d'idée, et que, dans ce moment, je ne pensais plus à vendre.

DE LA DURANDIÈRE.

J'entends, un caprice ; c'est trop juste, une jolie femme doit en

PARTIE ET REVANCHE

avoir, et Madame profite du privilège. Cela ne m'empêche pas de rendre justice à la manière dont tout cela est distribué et décoré. Nous avons là une bibliothèque qui ressemble à la mienne ; je vois là deux ou trois reliures qui me semblent bien belles !

MADAME DE SÉNANGE.

Ce sont mes auteurs favoris.

DE LA DURANDIÈRE.

Ah ! ah ! oui ; La Fontaine... je sais ce que c'est ; c'est pour les enfants, n'est-ce pas ? Il entendait bien la fable ; il la faisait fort bien, fort proprement. On n'est plus la dupe aujourd'hui de ses allégories ; on eu a la clef : ses corbeaux, ses renards, ses singes, tous personnages du temps. Comme ce luron-là faisait parler les bêtes !...

Il rit.

Ah ! ah !

MADAME DE SÉNANGE.

Et mais ! quelquefois encore...

DE LA DURANDIÈRE.

C'est ce que j'allais vous dire ; Molière, fier homme encore celui-là ! sévère, sévère !... Corneille ! oh ! oh ! Corneille, fort, fort ! Racine, tendre, tendre, faisant la tragédie d'une manière fort agréable. Vous avez-là, Madame, un très bon choix de livres.

MADAME DE SÉNANGE.

C'est un éloge qui fait plaisir, surtout donné par un homme de goût.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui ; c'est vrai que j'en ai, et je ne sais pas trop comment cela m'est venu. Toujours à l'armée, où j'occupais, j'ose le dire, un poste essentiel.

MADAME DE SÉNANGE.

Monsieur était officier général ?

DE LA DURANDIÈRE.

Mieux que cela, j'étais fournisseur. Certainement, c'est une belle chose que lia. victoire ; mais...

Air de Turenne.

Il faut que la victoire dîne,

Si l'on en croit plus d'un témoin :

Sans les trésors de ma cantine,

Les vainqueurs n'allaient pas plus loin.

Ainsi j'alimentais leur gloire ;

De nos soldats nourrissant la valeur,

Je fus nommé par eux au champ d'honneur

Restaurateur de la victoire.



Scène VII

MADAME DE SÉNANGE, M. DE GERVAL,
DE LA DURANDIÈRE, MADELEINE, *portant des tableaux et
des cahiers de musique*

MADELEINE.

Madame, ce sont les tableaux et les cahiers de musique qui
étaient dans la galerie ; où faut-il les mettre ?

MADAME DE SÉNANGE.

Où tu voudras... laisse-les ici.

M. DE GERVAL.

Qu'est-ce, que c'est ?

MADELEINE.

Tout ça, c'est de la composition de monsieur Armand, qui les a
laissés en partant ?

MADAME DE SÉNANGE.

Il est parti ?

MADELEINE.

C'est tout comme : on met les chevaux à la voiture.

MADAME DE SÉNANGE, *à part.*

A-t-on jamais vu un pareil caractère ? Mais, en conscience, je
ne peux pas le prier de revenir.

DE LA DURANDIÈRE.

Quel est ce M. Armand ?

M. DE GERVAL.

Un peintre, un musicien, qui, je crois, n'est pas des plus intrépides ; car j'ai eu tout à l'heure avec lui une petite discussion.

DE LA DURANDIÈRE.

Où il a fait le plongeon. Je connais cela ; je m'amuse quelquefois à les faire filer doux.

Il rit.

Ah ! ah !

M. DE GERVAL.

Oui, je sais que vous êtes une mauvaise tête.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est vrai que je suis trop crâne ; c'est ce qu'ils disent tous ; mais on n'est pas maître de cela. Moi, ce n'est pas du sang qui circule dans mes veines, c'est du gaz hydrogène.

Il s'approche de la table et regarde les tableaux. S'apercevant que Madeleine le regarde attentivement quelques instants.

Eh bien ! à qui en a cette petite fille ?

MADELEINE.

Dieu, que c'est étonnant ! si Monsieur n'était pas militaire, et qu'il n'eût pas de moustaches, il ressemblerait à un de mes parents, que je n'ai pas vu depuis une dizaine d'années. Mais je me rappelé encore...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! par exemple !...

MADELEINE.

Oh ! non, ça ne peut pas être ça ! mais, c'est égal... je voudrais bien qu'il fût sans moustaches, rien que pour voir !

PARTIE ET REVANCHE

M. DE GERVAL.

Eh bien ! morbleu ! finirez-vous ? Descendez, et laissez-nous.

MADELEINE.

Oui, Monsieur... oui, je m'en vas.

Elle sort, en regardant toujours de La Durandière.



Scène VIII

MADAME DE SÉNANGE, M. DE GERVAL,
DE LA DURANDIÈRE

DE LA DURANDIÈRE, *à table, examinant les tableaux.*

Ce n'est pas mal, pas mal, vraiment ; à la manière de Rubens. Vous ne connaissez pas Rubens ? un grand, un fort, qui en son temps a fait des lithographies superbes. Eh mais ! je ne me trompe pas, regardez donc !

M. DE GERVAL.

Le portrait de ma nièce !

MADAME DE SÉNANGE.

Mon portrait !

DE LA DURANDIÈRE.

Et parfaitement ressemblant.

M. DE GERVAL.

Tu avais donc prié monsieur Armand de te peindre ?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, oui, mon onde.

À part.

Comment ! en secret, et sans m'en prévenir, il aurait eu idée !... quelle inconséquence !...

PARTIE ET REVANCHE

DE LA DURANDIÈRE.

De plus, une romance, de petits vers à Adèle.

M. DE GERVAL.

Adèle ! c'est ton nom : est-ce que tu l'as prié de te faire aussi des romances ?

MADAME DE SÉNANGE.

Moi ! non, mon oncle... il aura choisi le premier nom venu.

DE LA DURANDIÈRE.

Joli, joli... Moi, ce que j'aime, c'est la romance chevaleresque : dès qu'il y a des troubadours, c'est mon genre.

Air : Mais les devoirs de la chevalerie.

Au temps heureux de la chevalerie,
Galant guerrier et vaillant troubadour,
Pour mériter châtelaine jolie,
J'aurais chanté, combattu, tour à tour.
Tout est chanté : les dames, moins rebelles,
Aiment celui qui sait les provoquer ;
Je serais mort pour défendre les belles,
Et je ne vis que pour les attaquer.

Voyez plutôt... paroles et musique de M. trois Étoiles, auteur très connu. J'ai chez moi toutes ses œuvres, avec accompagnement de violon.

M. DE GERVAL.

Je vais vous déchiffrer cela. Hein !... hein !... ah diable ! moi qui ai la vue basse, et qui n'ai pas mes lunettes ! Que diable en ai-je fait ? Non, je ne les ai pas sur moi ; je les aurai perdues en route, et je ne sais comment je vais faire de toute la soirée. Est-ce que vous n'en avez pas, vous, de la Durandière ?

DE LA DURANDIÈRE.

Moi, des lunettes ! j'ai une vue superbe ; je découvre dans la

campagne à deux lieues à la ronde.

Il ouvre la croisée qui est dans le fond.

Voilà dans la cour une chaise de poste qui va partir.

MADAME DE SÉNANGE.

Il s'éloigne ! et sans me donner l'explication de cette conduite !

DE LA DURANDIÈRE.

Un monsieur en besicles vient de monter en voiture, et voilà qu'elle roule.

MADAME DE SÉNANGE.

C'est fini !

DE LA DURANDIÈRE, *à la fenêtre.*

Postillon ! postillon ! arrêtez !

M. DE GERVAL.

Eh bien ! que faites-vous donc ?

DE LA DURANDIÈRE.

Laissez moi donc... la voiture s'arrête... Monsieur, Monsieur ! je vous prie de monter un instant. oui... ici... au salon... J'aurais deux mots à vous dire.

M. DE GERVAL.

Y pensez vous ! quel est votre dessein ?

DE LA DURANDIÈRE.

Eh ! parbleu ! de lui prendre ses besicles, puisqu'il en a et que vous n'en avez pas. L'idée est bonne, allons rire.

Il rit.

Hé ! hé !

M. DE GERVAL.

Quoi ! vous croyez qu'il consentira ?...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh ! parbleu ! il le faudra bien.

MADAME DE SÉNANGE.

Et s'il se fâchait ?

PARTIE ET REVANCHE

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! je serai là ; c'est ce que je demande : intrépide et goguenard, c'est ma devise.

M. DE GERVAL.

C'est égal ; je vous prie, mon cher ami, de vous modérer ; je serais désolé que cela sortit des bornes d'une simple plaisanterie, parce que, vous sentez bien qu'ici, chez ma nièce. un jour... où il y a du monde... Voilà justement deux, trois voitures qui entrent dans la cour ; c'est toute notre société.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! mon oncle, allez les recevoir dans le grand salon ! moi, je ne suis seulement pas habillée.

M. DE GERVAL.

C'est juste ; mais surveille un peu ce diable de la Durandière, car il a une tête...

MADAME DE SÉNANGE.

Je ne reste que pour cela.

M. DE GERVAL.

Et vous, mon cher, songez à ce que je vous ai dit.

DE LA DURANDIÈRE.

Mais soyez donc tranquille, je n'irai pas lui mettre le pistolet sur la gorge : on a de l'esprit, ou on n'en a pas.

Il rit.

Ah ! ah !

Scène IX

DE LA DURANDIÈRE, MADAME SÉNANGE,
puis ARMAND

DE LA DURANDIÈRE.

Monsieur votre oncle croit peut-être que je ne sais pas ce que c'est qu'une mystification ; s'il s'était trouvé comme moi, vingt ou trente fois dans ces affaires-là... Voici notre jeune musicien.

ARMAND, *à madame de Sénange.*

Je parlais, Madame, lorsque la voix de Monsieur m'a rappelé.

DE LA DURANDIÈRE.

Oui, oui, c'est moi.

À part.

Tiens, comme il est ému ! on dirait qu'il tremble ; il ne me fait pas l'effet d'être fort...

Haut.

Il faut vous dire, mon cher, que j'ai quelque chose à vous demander.

ARMAND.

Quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, je serai charmé de vous rendre service ; mais il me semble qu'au

PARTIE ET REVANCHE

lieu de me donner la peine de descendre de voiture, vous pouviez prendre celle de venir me parler.

MADAME DE SÉNANGE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu !

Haut.

C'est moi qui avais prié Monsieur de vouloir bien vous appeler.

DE LA DURANDIÈRE, *bas, à madame de Sénange.*

Vous avez raison, cela vaut mieux ainsi.

Haut.

Oui, c'est Madame qui voulait d'abord vous remercier de son portrait, que nous avons trouvé très bien.

ARMAND.

Quoi ! Madame, vous auriez vu ?...

DE LA DURANDIÈRE.

Je vous dis que nous avons tous été enchantés, et Madame surtout.

MADAME DE SÉNANGE.

Oh ! l'insupportable homme !

DE LA DURANDIÈRE.

Ensuite, nous avons là une romance que madame voulait chanter.

MADAME DE SÉNANGE.

Moi ! non, Monsieur... gardez-vous bien de le croire.

DE LA DURANDIÈRE, *à part, à madame de Sénange.*

Laissez-moi donc faire ; nous y voilà.

Haut, à Armand.

Mais il y avait un accompagnement de violon obligé, et Madame qui connaît votre talent, et surtout votre complaisance, voulait avant votre départ, vous prier de lui faire chanter une seule fois cette romance.

ARMAND, *prenant la romance, à part.*

Que vois-je ? ma romance !

Haut.

Certainement ; je ne demande pas mieux ; et vous, Monsieur, combien je vous remercie de m'avoir procuré l'occasion d'être agréable à Madame.

Il va prendre un violon qui est sur la table.

MADAME DE SÉNANGE,

à la Durandière, qui lui présente le papier de musique.

Mais, monsieur, y pensez-vous ?

DE LA DURANDIÈRE.

Ne craignez donc rien : je vous dis que j'ai mon plan.

ARMAND, *qui pendant cet aparté,*

a pris son violon et placé la musique sur le pupitre.

Madame, je suis à vos ordres.

MADAME DE SÉNANGE.

Je suis au supplice.

ARMAND.

Voulez-vous que je joue d'abord la ritournelle ?

Au moment où il prend son archet pour commencer, La Durandière l'arrête par le bras.

DE LA DURANDIÈRE.

Dites donc, est-ce que vous tenez beaucoup à vos besicles ?

ARMAND.

Pourquoi, Monsieur ?

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! rien : c'est que ce n'est pas l'usage ; il n'est pas convenable d'accompagner une dame avec des besicles.

ARMAND.

Dans un concert, peut-être ; mais ici, sans cérémonie...

PARTIE ET REVANCHE

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! c'est égal ; ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt, et vous ferez bien de ne pas les mettre.

ARMAND.

Je vous remercie, Monsieur ; mais autant les garder.

DE LA DURANDIÈRE.

Du tout, je suis votre ami ; vous ne les mettrez point, ou vous ne jouerez pas.

ARMAND.

La plaisanterie est sans doute fort agréable ; mais vous ne faites pas attention que Madame est là qui attend.

À madame de Sénange.

Mille pardons, Madame.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est égal, je ne vous rends pas votre archet.

ARMAND, *jetant ses besicles sur la table.*

Monsieur, finissons-en ; je n'y tiens pas, puisque je sais l'accompagnement par cœur ; mais vous voyez que Madame s'impatiente.

À madame de Sénange.

Je suis à vous.

DE LA DURANDIÈRE.

Oh ! maintenant, je vous rends les armes.

En s'en allant.

Je savais bien que je l'y forcerais. Allons trouver l'oncle ; je l'avais bien dit, intrépide et goguenard, c'est ma devise.

Il sort en faisant un signe d'intelligence à madame de Sénange, et en montrant les lunettes qu'il emporte d'un air triomphant.

Scène X

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE

MADAME DE SÉNANGE, *à part.*

Je respire. Grâce au ciel, il n'a pas attaché à cette mauvaise plaisanterie plus d'importance qu'elle n'en mérite.

Haut.

Eh bien ! monsieur Armand, me voici.

À part.

Il le faut bien, pour ne pas lui donner de soupçon.

Romance.

En quittant ce rivage
Où mon cœur fut heureux,
Aux échos du bocage
J'adressais mes adieux.
Jamais, quoique loin d'elle,
N'aurai d'autres amours ;
Lorsque l'on aime Adèle,
Il faut l'aimer toujours.

Certainement, elle est fort bien cette romance.

PARTIE ET REVANCHE

ARMAND.

Il y a un second couplet.

MADAME DE SÉNANGE.

Deuxième couplet.

Dans l'ombre et le mystère,
Un amant malheureux
Doit aimer, et le taire
À l'objet de ses feux.
Et s'il faut dans l'absence
Traîner ses tristes jours,
Il part sans espérance,
Mais en aimant toujours.

ARMAND, *répète les deux derniers vers.*

Je pars sans espérance,
En vous aimant toujours.

Il se jette aux pieds de madame de Sénange.

MADAME DE SÉNANGE.

Ô Ciel ! monsieur Armand, que faites-vous, et que viens-je d'apprendre ?

ARMAND.

Ce secret que, sans l'arrivée de votre oncle, j'allais vous confier ce matin... mais ce n'est rien encore, vous ignorez à quel point je suis coupable envers vous, et quand vous saurez qui je suis...

MADAME DE SÉNANGE.

Que dites-vous ? achevez, m'avez-vous trompée ?

ARMAND.

Oui, Madame, je suis celui à qui vous fûtes destinée, celui que vous détestiez sans le connaître, et qui maintenant ne vous a donné que trop de sujets de le haïr.

MADAME DE SÉNANGE.

Grand Dieu ! vous, monsieur de Saint-André ?

ARMAND.

Lui-même, Madame.

MADAME DE SÉNANGE, *à part*.

Grâce au ciel, le mal n'est pas si grand que je croyais ; il m'avait fait une peur...

Haut.

Comment ! c'est vous, Monsieur, qui depuis quinze jours êtes ici sous un nom supposé ?

ARMAND.

Le mien, si vous l'aviez connu, eût été pour moi un arrêt d'exil ; mais vous devez vous rappeler que c'est malgré moi que je suis entré dans ce château ; hélas ! c'est malgré moi aussi que je m'en éloigne.

MADAME DE SÉNANGE.

Et pourquoi ? qui vous force à partir ?

ARMAND.

Votre injustice, vos préventions ; oui, Madame, on vous a dit que j'étais un homme dur, insensible ; on m'avait dit que vous étiez bonne, indulgente ; convenez qu'on nous a trompés tous les deux.

MADAME DE SÉNANGE.

Non, sans doute ; voilà ce que je ne puis avouer encore ; mais il est vrai cependant que je me suis fait de vous une toute autre idée ; et pour rétablir dans votre esprit ma réputation de bonté et d'indulgence, j'ai bien envie de vous proposer une épreuve.

ARMAND.

Parlez, madame, commandez ; que puis-je faire pour vous prouver mon amour, et me rendre digne de votre main ?

PARTIE ET REVANCHE

MADAME DE SÉNANGE.

Eh bien ! s'il est vrai que vous m'aimiez, j'exige que pendant trois mois entiers, à dater d'aujourd'hui, vous n'ayez point la moindre querelle, la moindre discussion ; enfin, que vous évitiez toute espèce d'affaires, même celles où vous auriez complètement raison.

ARMAND.

Et les trois mois expirés, vous consentez à m'épouser ?

MADAME DE SÉNANGE.

Mais je crois qu'alors je le pourrais sans crainte.

ARMAND.

Dieu ! que je suis heureux ! c'est comme si nous étions mariés ; car, apprenez, Madame, que ce que vous me demandez là est pour moi la chose du monde la plus facile, et personne n'est moins querelleur que moi. Enfin, vous avez vu ce matin quand votre oncle est venu nous interrompre, certainement j'avais là une belle occasion.

MADAME DE SÉNANGE.

Eh mais ! cela ne commençait déjà pas mal. Enfin vous connaissez nos conventions, vous voyez que je ne suis point injuste ; je dirai tout à mon oncle ; en attendant je cours m'habiller, car je n'ai pas encore paru au salon où l'on m'attend. Adieu, adieu, Monsieur ; puis-je dire en bas que l'on renvoyé vos chevaux ?

ARMAND, *lui baisant la main.*

Ah ! vous êtes trop bonne.

Madame de Sénange sort.

Scène XI

ARMAND, *seul*

Je n'en reviens pas encore ! quel changement ! moi qui tout à l'heure étais si malheureux ! quelle aimable femme que madame de Sénange ! comment ne pas l'adorer ? et quand je pense à ce qu'elle exige de moi... moi chercher querelle ! ah ! bien oui, je suis trop heureux pour cela ! je voudrais plutôt raccommoder tout le monde.

Air : de Lantara.

Quand ma maîtresse est inhumaine,
Quand je me brouille avec elle, soudain
Je ne respire que la haine,
J'irais chercher dispute au genre humain.
Mais quand l'amour, récompensant ma flamme,
Me raccommode avec ce que j'aimais,
La haine alors s'enfuit loin de mon âme,
Et je voudrais voir tout le monde en paix.

Scène XII

ARMAND, MADELEINE

MADELEINE, *parlant en entrant.*

Ils ont beau dire, je suis bien sûre que ce n'est pas vrai.

ARMAND.

Ah ! te voilà, Madeleine ? tu ne sais pas, je reste, je ne pars plus ; et j'espère même que bientôt, toi et Bastien... je n'aurai qu'un mot à dire pour vous marier.

MADELEINE.

Comment ! il serait vrai ?

Se retournant du côté du salon.

Là ! je vous demande si c'est possible ? et si on peut supposer qu'un si brave homme...

ARMAND.

Eh bien ! à qui en as-tu donc ?

MADELEINE.

C'est que je suis en colère contre ces messieurs et ces dames du salon, qui sont tous à se moquer de vous.

ARMAND.

Hein ! qu'est-ce ?

MADELEINE.

Oui, sans doute, pendant que j'étais à arranger des fleurs dans les deux *jardinières* du salon, j'ai entendu pérorer ce gros monsieur qui a des moustaches, et qui ressemble si fort à un de mes parents ; car on ne m'ôterait pas de l'idée...

ARMAND.

Eh bien ! que disait-il ?

MADELEINE.

Air du vaudeville de l'Homme vert.

Il ne parlait que d' son courage,
Et des enn'mis qu'il pourfendit ;
Bref, sa valeur fait un tapage
Dont le bruit seul vous étourdit.

ARMAND.

Le crois-tu donc bien intrépide ?

MADELEINE.

Non, ma fin', il fait trop de train ;
Et m'est avis qu'un tonneau vide
Résonne plus qu'un tonneau plein.

En ce moment, un domestique entre dans la salle et dispose tout pour la réception de la société. Il enlève les tableaux, la musique et le pupitre, arrange les tables de jeux, y place des flambeaux, des cartes, des jetons, etc.

Enfin, d'après ce que j'ai entendu, il paraîtrait qu'il avait d'abord parié avec le capitaine qu'il vous prendrait vos besicles ; et il les a rapportées en triomphe, en disant qu'il vous avait fait peur, et qu'il vous avait forcé de les ôter.

ARMAND.

Morbleu ! il en a menti.

MADELEINE.

C'est ce que je me suis répondu à moi-même, parce que

PARTIE ET REVANCHE

certainement vous n'êtes pas homme à vous laisser insulter.

ARMAND.

Non ! parbleu ! et je suis enchanté qu'il y ait du monde, parce que j'aurai le plaisir de lui donner authentiquement une paire de soufflets.

MADELEINE.

À la bonne heure, ça sera bien fait.

ARMAND.

Et ce ne sera pas long, courons,

S'arrêtant.

c'est-à-dire ... Dieu ! qu'allais je faire ? et ma promesse de tout à l'heure ?

MADELEINE.

Eh bien ! qu'est-ce qui vous arrête ? moi j'y allais déjà.

ARMAND.

C'est que tu sens bien, devant ces dames, devant madame de Sénange...

MADELEINE.

Elle n'est pas encore au salon.

ARMAND, *avec joie.*

Elle n'y est pas, tu en es bien sûre ?

Il va pour sortir.

Profitons du moment.

S'arrêtant.

Mais qu'importe, dans un instant elle l'apprendra, et je perds à la fois son amour, son estime et le bonheur qui m'était promis ; fut-on jamais plus malheureux ? et le capitaine, que disait-il ?

MADELEINE.

Il secouait la tête en disant à l'autre : « Monsieur, prenez garde ; cela aura des suites. » À quoi l'autre répondait : « Tant mieux, je

ne les crains pas ; et la preuve, c'est que je vais trouver mon adversaire. » Et alors il est sorti.

ARMAND.

C'est étonnant... nous ne l'avons pas vu.

MADELEINE.

En le voyant partir, le capitaine a ajouté : « C'est bien, il a raison d'y aller, parce que quelqu'un qui aurait l'air d'éviter une affaire, ne sera jamais mon neveu. »

ARMAND.

Dieu ! si je ne me bats pas, l'oncle va me refuser son consentement : et si je me bats, la nièce ne me donnera jamais le sien ; eh bien ! elle aura tort, parce qu'enfin, puisqu'elle consent à m'épouser, le soin de mon honneur doit lui être cher ; un homme qui se laisserait insulter ne serait plus digne d'elle ; oui, quand elle saura ce dont il s'agit, elle m'approuvera, elle me pardonnera ; et décidément j'y vais.

Il fait un pas pour sortir, et aperçoit madame de Sénange qui entre.

Scène XIII

ARMAND, MADELEINE,
MADAME DE SÉNANGE

MADAME DE SÉNANGE.

Eh bien ! où courez-vous donc ?

ARMAND, *à part.*

Dieu ! madame de Sénange !

Haut.

J'allais vous trouver pour vous parler d'une aventure assez singulière.

MADAME DE SÉNANGE.

Je la sais déjà ; je viens de voir mon oncle.

Air de l'Avare.

Je connais déjà l'aventure.

À Madeleine.

Mais laisse-nous, éloigne-toi.

Pendant que Madeleine finit le couplet, madame de Sénange donne des ordres au domestique qui a déjà arrangé les tables dans l'appartement.

MADELEINE, *à Armand.*

Ah ! Monsieur, je vous en conjure,

N'allez pas commencer sans moi.

C'est par la bonté que je brille,
Si c'est queuqu' parent en effet,
Comm' tel je dois prendre intérêt.

Faisant le geste de donner un soufflet.

À tout c' qui touche la famille.

Elle sort.



Scène XIV

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE

MADAME DE SÉNANGE.

Ah ! Monsieur, combien je suis contente de vous ! j'ai peine encore à le croire... si vous saviez à quel point cette preuve d'amour m'a touchée ; mon oncle m'a tout dit, j'en connaissais déjà une partie ; mais c'est surtout votre dernière entrevue...

ARMAND.

Comment ! notre dernière entrevue ?

MADAME DE SÉNANGE.

Oui ; monsieur de la Durandière lui a raconté qu'il venait dans l'instant même de vous rencontrer seul dans une allée du parc, qu'il vous avait proposé, dans le cas où vous vous croiriez offensé, de vous donner satisfaction, et que vous l'aviez refusé.

ARMAND.

Moi, Madame ! qui a pu vous dire cela ?

MADAME DE SÉNANGE.

Comment ! vous auriez accepté ?

ARMAND.

Du tout, Madame, du tout.

MADAME DE SÉNANGE.

À la bonne heure, vous ne pouviez me donner une plus grande marque de tendresse ; et depuis ce moment, je puis vous l'avouer, je crois que je vous aime.

ARMAND.

Dieu ! il se pourrait ! Vous voyez, Madame, le plus heureux et le plus désespéré des hommes, car ce monsieur de La Durandière est un insigne imposteur que je n'ai seulement pas vu.

MADAME DE SÉNANGE.

S'il en est ainsi, je rétracte l'aveu que je viens de faire.

ARMAND.

Non, madame ; non, gardez-vous de vous dédire ; mais, je vous en supplie, rendez-moi ma parole, pour aujourd'hui seulement ; je vous jure bien qu'à dater de demain...

MADAME DE SÉNANGE.

Quoi ! à peine une demi-heure s'est écoulée, et vous trouvez déjà notre traité trop pénible à exécuter ? vous êtes le maître, Monsieur ; mais comme je tiens mes serments plus fidèlement que vous, je vous préviens que si vous donnez la moindre suite à cette affaire, je ne vous reverrai de ma vie.

ARMAND, *à part.*

Dieu ! que c'est cruel ! Être obligé, pour lui couper les oreilles, d'attendre encore trois mois... le jour de mes noces.

MADAME DE SÉNANGE.

Que dites-vous ?

ARMAND.

Rien. Je disais que le jour de mes noces.

Avec une expression de colère.

Sera le plus beau jour de ma vie.

PARTIE ET REVANCHE

MADAME DE SÉNANGE.

À la bonne heure. Ah ! mon Dieu ! il y a tant de monde dans le salon, que voici une partie de la société qui vient de ce côté. Monsieur de La Durandière marche à leur tête.

ARMAND, *avec une colère concentrée.*

M. de la Durandière !

MADAME DE SÉNANGE.

Hein ! qu'y a-t-il ?

ARMAND.

Rien. Je serai charmé de le voir. N'exigerez-vous pas aussi que je lui fasse des politesses ?

MADAME DE SÉNANGE.

Oh ! non ; et vous pouvez même vous en moquer. Permis à vous, pourvu toutefois que ce ne soit que des plaisanteries, et qu'on ne se fâche pas.

ARMAND, *à part.*

Dieu ! si, sans me fâcher, je pouvais trouver quelque moyen de l'assommer *incognito* !

Scène XV

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE,
M. DE GERVAL, DE LA DURANDIÈRE,
CHŒUR DE GENS INVITÉS

Les portes du salon s'ouvrent, et les personnes invitées entrent et s'établissent à différentes tables de jeux qui se trouvent placées dans l'appartement.

CHŒUR DES GENS INVITÉS.

Air : Célébrons le mariage (du Mariage enfantin).

Oui, cet asile rassemble
Ce qui peut charmer les yeux,
Et tous les plaisirs ensemble
Sont réunis en ces lieux.

DE LA DURANDIÈRE, *bas,*

à madame de Sénange en lui montrant un vieux monsieur et une vieille dame.

Voilà du beau gothique,
Même de l'antiquité,
Qu'il vous faut par politique,
Mettre vite à l'écarté.

CHŒUR.

Oui, cet asile rassemble, *etc.*

PARTIE ET REVANCHE

DE LA DURANDIÈRE.

C'est cela, pendant que la jeunesse danse là-dedans, nous allons faire ici un piquet, un boston, un écarté ; que personne ne reste oisif. À la campagne, il faut s'occuper ; ah ! ah ! voilà ce cher monsieur Armand !

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, Monsieur veut bien rester avec nous jusqu'à ce soir.

DE LA DURANDIÈRE.

Ah ! diable.

Bas à monsieur de Gerval.

Moi, je le croyais déjà parti.

M. DE GERVAL, *de même.*

Il aurait aussi bien fait ; mais il y a des gens qui ont une audace...

DE LA DURANDIÈRE.

À qui le dites-vous ? on ne voit que cela. Eh bien ! qu'y a-t-il ? qu'est-ce que l'on fait par là ?

Il va à une table, de jeu, et s'adressant à un joueur qui tient les cartes.

Non, non, je garderais carreau ; qui garde à carreau n'est jamais capot.

Passant à une autre table et saluant une dame qui fait sa partie avec un jeune homme.

Eh mais ! n'est-ce pas madame de Verteuil, la femme d'un avoué de Paris, que j'ai l'honneur de saluer ? il paraît que nous sommes eu vacances ; le cher mari n'est donc pas ici ? Ah ! voilà le maître clerc...

Il traverse le théâtre, et allant à une autre table.

Eh ! c'est le docteur... vous avez donc laissé mourir notre receveur ? vous créez des places ? Ma foi, pour une soirée de province, il est impossible de trouver une société plus agréable.

À part, sur le devant de la scène.

Où diable a-t-on été chercher toutes ces physionomies-là ?

ARMAND.

L'insipide bavard !

DE LA DURANDIÈRE.

Et vous, monsieur Armand, vous ne faites rien ? je conçois cela, les cartes, le jeu, tout cela est une faible distraction pour quelqu'un qui, comme vous, cultive, avec succès les beaux arts ; car je ne suis pas encore revenu de la surprise où m'a jeté le portrait de Madame. Si vous vouliez me donner votre adresse, de retour à Paris, je vous emploierais ; car vous ne croiriez pas que je me suis déjà fait peindre deux ou trois fois, et que l'on n'a jamais pu m'attraper.

ARMAND, *la regardant.*

Cela m'étonne ! Du reste, voici l'adresse que vous voulez bien me demander.

Il tire de son portefeuille une carte qu'il lui présente.

DE LA DURANDIÈRE.

C'est bien, c'est bien.

Jetant les yeux dessus avec négligence.

Hein ! M. le comte de Saint-André, Lieutenant-colonel. Comment, Monsieur, c'est là réellement...

ARMAND.

Mon véritable nom.

DE LA DURANDIÈRE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce serait ce fameux duelliste ?

En riant, à Armand.

Je comprends, Monsieur n'est peintre que pour son plaisir... véritable amateur !

ARMAND.

Cela ne m'empêche pas, Monsieur, d'accepter votre proposition.

Le regardant de près.

PARTIE ET REVANCHE

Je suis trop heureux quand je puis rencontrer des figures comme la vôtre.

À part.

C'est singulier, ses cheveux et ses moustaches ne me semblent pas de la même couleur. Eh ! mon Dieu ! oui, ce n'est pas naturel.

DE LA DURANDIÈRE.

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder ?

Se hâtant de mettre un gant, et allant à madame de Sénange.

On danse dans la salle à côté. Si Madame voulait me faire le plaisir d'accepter ma main ?

MADAME DE SÉNANGE.

Volontiers.

ARMAND, qui, pendant ce temps, a eu l'air de réfléchir.

Ma foi, essayons toujours.

Il arrête de la Durandière au moment où celui-ci va offrir sa main à madame de Sénange, et l'attirant à lui.

Dites donc, monsieur de La Durandière, est-ce que vous tenez beaucoup à vos moustaches ?

DE LA DURANDIÈRE.

Pourquoi donc, Monsieur ?

ARMAND.

Oh ! rien ; c'est qu'il n'est pas convenable de danser avec des moustaches.

DE LA DURANDIÈRE.

Bah ! à la campagne !

ARMAND.

C'est égal ; dans votre intérêt, je vous conseille de les ôter.

LA DURANDIÈRE.

J'entends, la plaisanterie est délicieuse.

ARMAND, *lui prenant son gant.*

Non vous dis-je, je suis votre ami, et vous les ôterez, ou vous ne danserez pas ; je ne vous rends pas vos gants...

DE LA DURANDIÈRE, *fort embarrassé, et avec inquiétude.*

Ah çà ! est-ce qu'il saurait décidément ?... N'est-ce pas que vous voulez rire ?

ARMAND.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Oui, c'est là ma seule vengeance ;

Mais je la veux, et promptement :

Souvenez-vous de mon obéissance,

Seriez-vous donc moins obligeant ?

Désolé si cela vous fâche,

À votre tour de la docilité :

Sans besicles si j'ai chanté,

Vous danserez bien sans moustache.

DE LA DURANDIÈRE,

fait un geste d'effroi, et reprend en riant.

J'y suis ; c'est pour divertir ces dames ; il fallait donc le dire, parce que si vous y tenez, moi, je n'y tiens pas.

Il arrache une moustache, celle qui est du côté d'Armand.

ARMAND.

L'autre, l'autre.

De la Durandière arrache l'autre moustache.

MADAME DE SÉNANGE, *s'avançant.*

Eh bien ! dansons-nous ? Dieu ! que vois-je ? monsieur de La Durandière sans moustaches !

M. DE GERVAL,

et toutes les personnes qui sont aux tables de jeu, qui se lèvent en même temps, et viennent occuper le fond de la scène.

Il serait possible !

PARTIE ET REVANCHE

DE LA DURANDIÈRE.

J'étais sûr de voire étonnement : n'est-ce pas que cela me change du tout au tout ? c'est une scène que nous avons préparée avec Monsieur.

ARMAND.

Oui ; une scène, un proverbe, dont le titre est : Le Prêté Rendu. Monsieur et moi, nous nous prêtons mutuellement sur gages.

Air de Julie.

Nous pouvons faire a présent un échange.

M. DE GERVAL.

Est-ce bien vous ? est-ce lui que j'entends ?
Grand Dieu ! quelle aventure étrange !

ARMAND.

Désormais jugez mieux les gens ;
C'est le seul prix qu'à la leçon j'attache :
Les riches auraient trop de cœur,
Si l'on pouvait acheter la valeur
En achetant une moustache.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène XVI

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE,
M. DE GERVAL, DE LA DURANDIÈRE, INVITÉS,
MADELEINE, *elle entre en portant un plateau de rafraîchissements
et de petits gâteaux. Après en avoir offert aux dames, elle se trouve
en face de monsieur de La Durandière ; elle le regarde, et pousse un
cri en laissant tomber le plateau*

MADELEINE.

Dieu ! cette fois, je ne me trompe pas ; c'est bien lui, mon oncle Durand !

DE LA DURANDIÈRE, *cherchant à s'en débarrasser.*

Qu'est-ce que signifie ? qu'est-ce que c'est que cela ?

MADELEINE.

Madeleine Durand, voire nièce, fille de Pierre Durand, votre frère, marchand de bœufs dans le Limousin où vous êtes né. Allez, je vous reconnais bien, maintenant qu'il y a moyen de vous voir. Ah çà ! mon oncle, vous êtes donc rasé ?

M. DE GERVAL.

Mais à peu près, à ce que je vois.

PARTIE ET REVANCHE

DE LA DURANDIÈRE.

Au diable la famille ! j'en retrouve partout.

ARMAND.

Ce doit être pour vous, Monsieur, un nouveau sujet de satisfaction et de gloire, en pensant que d'eux tous, vous seul avez eu l'esprit de faire une grande et belle fortune.

MADAME DE SÉNANGE.

Oui, sans doute ; et quand vous donneriez à cette jeune fille une petite portion des trésors que vous avez recueillis à la suite de nos braves...

DE LA DURANDIÈRE.

Eh bien ! eh bien ! on verra ; je ne dis pas non ; moi, j'ai toujours été bon enfant, c'est connu.

ARMAND.

Je crois, Madame, que je me suis exactement renfermé dans les conditions du traité ; j'espère que ça n'a pas fait de bruit.

MADAME DE SÉNANGE.

Vous avez tenu votre parole, je tiendrai la mienne ; vous saurez tout, mon oncle, et puisque vous voulez absolument que je me marie, j'espère que le choix que j'ai fait vous conviendra.

ARMAND.

Je ne t'oublierai pas, Madeleine, et si ton oncle ne fait rien pour toi, c'est moi qui te doterai.

DE LA DURANDIÈRE.

Non pas, morbleu ! ou pour le coup nous aurions une affaire ensemble. Madeleine, Madeleine, je te donne vingt mille francs. Ah ! vous ne me connaissez pas : excellent parent, joyeux convive.

À Armand.

Entendant surtout la bonne plaisanterie.

À madame de Sénange.

Et comme je vous le disais ce matin, *intrépide et goguenard*, c'est ma devise.

Vaudeville.

Air nouveau de M. Heudier.

M. DE GERVAL, à Armand.

Vous avez la vue un peu basse,
Mon ami, tout est pour le mieux :
Pour voir chez soi ce qui se passe
On a souvent de trop bons yeux.
Si vous voulez, en homme sage,
Bien entendre vos intérêts ;
Pour être heureux en mariage,
N'y regardez pas de trop près.

ARMAND.

De la coquette Célimène
On cite partout la fraîcheur ;
Ses cheveux sont d'un noir d'ébène,
Son teint des lys a la blancheur,
Ses lèvres sont couleur de rose,
Et ses dents sont des perles ; mais
Tout bas chacun se dit, pour cause :
« N'y regardons pas de trop près. »

MADELEINE.

Pour la candeur, les vertus du village,
Vous, Messieurs, qui vous enflammez,
Ne redoutez aucun dommage,
Prenez toujours les yeux fermés ;
Car une extrême défiance

PARTIE ET REVANCHE

Souvent expose à des regrets ;
Et pour croire a notre innocence,
N'y regardez pas de trop près.
DE LA DURANDIÈRE.

J'ai bravé le feu, la mitraille,
Je fus toujours audacieux ;
Aussi le jour d'une bataille
J'aimais à tout voir par mes yeux.
Mais calculant bien la distance
Et des balles et des boulets,
Je me disais : « De la prudence,
« N'y regardons pas de trop près. »

MADAME DE SÉNANGE, *au public.*

Lorsque l'on présente au parterre
(Ce qui se voit trop rarement)
Un grand ouvrage, un caractère,
Il peut juger sévèrement.
Mais quand la gaîté vous abuse
Sur les défauts de nos portraits
Ah ! si ce tableau vous amuse,
Ni regardez pas de trop près.